



© Alain Bergeron et Laurine Spehner. *Autopsie d'une série culte: The X-Files.*

Titre original: Wetwired

Titre de la version française: Hallucinations (aussi appelé: Incitation au meurtre)

Date de la première diffusion aux États-Unis: 10 mai 1996

Scénario: Mat Beck

Réalisation: Rob Bowman

Distribution:

Agent Fox Mulder: David Duchovny

Agent Dana Scully: Gillian Anderson

Directeur adjoint Skinner: Mitch Pileggi

Margaret Scully: Sheila Larken

L'Homme à la cigarette: William B. Davis

Frohike: Tom Braidwood

Langly: Dean Haglund

Byers: Bruce Harwood

Mr X: Steven Williams

Dr Henry Stroman: Colin Cunningham

L'Homme en tenue civile: Tim Henry

Joseph Patnik: Linden Banks

Helene Riddock: Sandy Tucker

Dr Lorenz: Crystal Verge

Médecin légiste: Andre Danyliu

Gérant du motel: Joe Maffei

Infirmière/réceptionniste: Heather McCarthy

Policiers: John McConnach, Joe DoSerro

Lladoslav Miriskovic: Zinaid Memisevic

L'épisode en bref

Cette nouvelle variation sur le thème des manipulations mentales par les puissances de l'ombre met en cause cette fois les dangers de la câblodistribution. Sous l'influence de signaux télévisés trafiqués, d'honnêtes citoyens se transforment en meurtriers paranoïaques. Scully elle-même sombre peu à peu dans la folie après s'être tapé le visionnement de plusieurs dizaines de cassettes vidéo. Elle accuse son partenaire de travailler avec l'ennemi et menace de le tuer. Étant daltonien, Mulder échappe à l'influence néfaste de ces messages subliminaux, qui utilisent des codes de couleur. Il passe cependant un très mauvais quart d'heure lorsqu'on lui demande de venir identifier le corps de sa partenaire à la morgue... Plus inquiétante encore est cette scène où l'on voit Mr X faire rapport de ses basses œuvres à son patron, l'Homme à la cigarette. L'épisode vaut avant tout pour le jeu remarquable de Gillian Anderson qui campe une Scully rongée par les démons du doute et de la peur.

-1-

Dans un boisé de Braddock Heights au Maryland, un homme appelé Joseph Patnik s'affaire fébrilement à creuser un trou à la nuit tombée. Il pose enfin sa pelle. «Adieu, pourriture!», siffle-t-il avec rage en empoignant le corps d'un individu dans la quarantaine, au crâne fracassé. Le mort est curieusement vêtu: des bottes rouges, une chemise à carreaux assortie et des jeans. Tout en l'insultant copieusement, Patnik traîne le cadavre dans le trou. Il reprend sa pelle et referme la tombe. «Ta vie d'assassin est terminée!», crie-t-il.

Plus tard, Patnik a regagné sa maison. Il se passe les mains et les avant-bras sous l'eau pour nettoyer le sang. Il se retourne soudain, car il vient d'entendre un bruit de pas dans le couloir. À sa grande horreur, il voit s'avancer l'homme qu'il vient tout juste d'enterrer. Celui-ci porte maintenant un t-shirt blanc et une chemise en denim. Il regarde froidement Patnik et esquisse un sourire cruel. «Non!», hurle l'autre, avant d'empoigner la pelle qu'il avait posée tout près et d'en asséner un coup violent à la tête de son persécuteur.

Cette fois, Patnik traîne le corps hors de la maison et le fourre dans le coffre de sa voiture avec l'intention évidente d'aller l'enterrer de nouveau quelque part. Il est interrompu par l'arrivée d'une voiture de police qui se gare tous feux allumés dans son entrée. «Les mains en l'air immédiatement!», fait une voix dans un haut-parleur. Complètement déboussolé par les événements, Patnik obtempère. Deux policiers sortent du véhicule et s'avancent vers lui, le visage noyé dans l'ombre. Ils lui demandent ce qu'il est en train de faire. Lorsque la lumière révèle enfin leurs traits, Patnik constate qu'ils ont tous les deux la physionomie malfaisante de l'homme qu'il vient de tuer deux fois. Il perd les pédales et se jette sur l'un d'eux. La bousculade prend fin lorsque le forcené reçoit une décharge de taser.

Patnik s'effondre, incapable de respirer. Debout en face de lui, l'un des policiers le tient en joue. Soudain se produit un phénomène bizarre: le visage haï se brouille et devient momentanément neigeux, comme l'image d'un poste de télévision défectueux. Puis les véritables traits du policier, rondouillard et moustachu, apparaissent. Son collègue, qui s'affaire à menotter Patnik, a lui aussi changé de tête. Le moustachu ouvre le coffre de la voiture et découvre le cadavre. Or ce

n'est plus celui du type au sourire cruel qui s'y trouve, mais celui d'une femme blonde au visage couvert de sang. «Sarah!», hurle Patnik en reconnaissant sa femme.

-2-

Deux jours plus tard, à Washington D.C., Mulder est assis dans sa voiture et attend quelqu'un au beau milieu de la nuit. Finalement, un inconnu ouvre la portière et s'installe sur le siège du passager. La version anglaise le surnomme *The Plain-Clothed Man* (l'Homme en tenue civile). Mulder lui reproche son retard de deux heures. Il lui fallait s'assurer que l'agent n'était pas suivi, répond l'inconnu pour toute excuse. «Il n'y a que vous et moi et quelques dealers», lui assure Mulder. L'autre convient que le secteur est reconnu pour ses éléments criminels. «Seulement lors des sessions du Congrès» («*Especially when Congress is in session*»), commente l'agent d'un ton sarcastique.

L'informateur n'est pas d'humeur à rire. Il tend à Mulder un journal qui relate l'affaire Patnik, avec photo du prévenu. Le titre annonce que l'individu aurait tué quatre personnes en plus de sa propre femme. L'Homme en tenue civile indique à Mulder qu'il a intérêt à enquêter là-dessus, mais refuse de lui donner plus de détails. L'agent est agacé par tous ces mystères: «J'ai reçu un message anonyme me fixant un rendez-vous en pleine nuit et je ne sais même pas qui vous êtes!» L'autre lui répond sèchement qu'il n'est pas l'une de ses sources et qu'il n'a aucune obligation de répondre à ses questions. Au moment où il quitte la voiture, un Mulder frustré lui lance qu'il peut mettre son journal au recyclage. L'informateur se penche à la fenêtre: «On m'a dit de vous dire que si jamais vous refusez, d'autres personnes mourront.» Puis il plante l'agent là.

-3-

Bien entendu, Mulder accepte, car on le retrouve à l'hôpital psychiatrique du comté de Frederick où Joseph Patnik a été interné. Le meurtrier est assis devant une télé allumée dans un état proche de la catatonie. Mulder l'observe de l'autre côté d'une baie vitrée. À Scully qui est venue le rejoindre, il explique que Patnik a tué cinq personnes en étant persuadé qu'il s'agissait chaque fois du même homme qui refusait de mourir. Scully demande s'il a un passé de psychotique, mais il semble que ce ne soit pas le cas. Si Mulder s'intéresse à cette affaire (dit-il), c'est que moins de deux semaines auparavant,

dans le même voisinage, une gardienne a attaqué les deux enfants dont elle avait la charge parce qu'elle les avait pris pour des loups. La police n'a trouvé aucun mobile pour ces agressions.

Survient le Dr Stroman, chargé d'établir un diagnostic avant que Patnik ne se présente en cour. Le médecin paraît bien perplexe sur les causes de cette apparente psychose hallucinatoire; il évoque un possible abus d'amphétamines. Pour le moment, le patient est sous l'effet d'un tranquillisant, la thorazine, car il a des accès de démence. De l'autre côté de la baie vitrée, Patnik manifeste pourtant autant d'émotion qu'un géranium. Stroman précise que c'est le Dr Kahn du Ministère des Affaires sociales (*Department of Social Health Services*) qui l'a chargé de ce cas. Mulder aimerait bien parler à Kahn et Stroman va vérifier s'il est disponible. Soudain, Stroman pousse un hurlement de terreur. Il quitte sa chaise d'un bond et va se réfugier dans un coin de la salle. Les infirmiers surgissent pour lui administrer une nouvelle dose de calmants. Les agents entrent à leur tour. Leur attention est attirée par le bulletin de nouvelles qui passe à la télé. On y annonce l'arrestation d'un dénommé Lladoslav Miriskovic pour des crimes de guerre commis en ex-Yougoslavie. Le visage qui apparaît à l'écran est celui de l'homme que Patnik s'efforçait de tuer dans le prologue.

-4-

Mulder et Scully viennent d'arriver à la résidence de Joseph Patnik. La camionnette d'un réparateur de câble passe devant eux alors qu'ils traversent la rue. Scully demande à son collègue comment il en est venu à s'intéresser à cette affaire. «Par une source extérieure», répond évasivement Mulder. Il ignore pourquoi il a été approché et en quoi il peut se rendre utile, mais comme il y a déjà des cadavres et des crimes avoués, il y a doit y avoir au moins des corrélations à établir. Et c'est précisément ça qui l'intéresse, ajoute-t-il.

À l'intérieur de la maison, la caméra s'arrête un moment sur une photo de Patnik et de son épouse prise en des temps meilleurs. L'endroit fait très classe moyenne de banlieue. Soudain, un hurlement de femme provenant du salon alerte les agents. Sortant leurs armes, ils s'appêtent à faire irruption dans la pièce. Ce ne sont que deux garnements, entrés par effraction, qui regardent *Die Hard* à la télé. Quand Mulder leur fait comprendre qu'ils seraient mieux à l'école, ils ne se font pas prier et quittent les lieux pour ne pas avoir d'ennuis. L'agent s'attarde quelques se-

condes devant la télé pour admirer une des scènes d'explosion les plus spectaculaires du film, mais l'écran se couvre bientôt de neige. Il jette un coup d'œil par la fenêtre et aperçoit un réparateur de câble en haut d'un poteau. L'homme finit par redescendre de son perchoir, mais l'écran est toujours couvert de neige.

Scully appelle Mulder. Elle veut lui montrer l'impressionnante collection de vidéocassettes qu'elle vient de découvrir. Il s'agit de centaines d'enregistrements de reportages sur le câble datés et classés chronologiquement. Ça correspond à ce que Patnik regardait à l'hôpital au moment où il a craqué et il pourrait bien y avoir un lien. «Entre ce qu'il a fait, ce qu'il a vu et ce qu'il a enregistré?», demande Mulder moqueur. «C'est toi que ça intéresse», rétorque Scully du tac au tac.

-5-

Les agents se sont pris deux chambres dans un motel d'allure modeste. Mulder fait défiler en accéléré les vidéocassettes de Patnik tout en grignotant des graines de tournesol dont les écales s'empilent sur la table de nuit. Il arrive au bout d'une cassette et la sort du magnétoscope pour la laisser tomber sur la pile de celles qu'il a déjà visionnées. Plus tard, il rejoint Scully dans sa chambre. Il vient de se taper 36 heures de Bernard Shaw et de Bobbie Batista (deux journalistes de CNN à l'époque) et commence à avoir lui-même des envies de meurtres. Les vidéocassettes jonchent aussi la chambre de Scully. Elle veut lui montrer quelque chose. Elle a des cassettes datées du 19, du 21 et du 23 avril, chacune correspondant à une nuit où Patnik a commis un meurtre. Elles contiennent entre autres choses un reportage sur les atrocités commises en Bosnie et où Lladoslav Miriskovic figure bien en évidence. Scully se demande si Patnik n'a pas été influencé par ce criminel de guerre pour aller commettre des meurtres. Des études ont établi un lien entre les émissions violentes et le comportement agressif des Américains. Avec raison, Mulder trouve l'hypothèse faible et se moque bien de ces études qui prennent les gens pour des boîtes vides que l'on peut remplir avec n'importe quoi. Pour lui, ce n'est que de la pseudoscience (!). Mais Scully n'en démord pas. Peut-être qu'un abus d'amphétamines combiné au reportage a suffi à déclencher la folie meurtrière du pauvre homme. Comme Mulder n'a pas de meilleure hypothèse à lui proposer pour l'instant, il se lève pour regagner sa chambre et essayer de dormir. Il conseille à Scully d'en faire autant, mais elle préfère veiller encore un peu pour regarder d'autres cassettes.

Elle continue jusque très tard dans la nuit. C'est une sonnerie du téléphone, provenant vraisemblablement de la chambre de Mulder, qui la tire de sa transe. Elle croit entendre son collègue discuter avec un interlocuteur, parler d'elle et des cassettes. Elle termine son verre d'eau et tombe à court de glaçons. Elle sort donc en chercher dans la glacière qui se trouve dans le stationnement. Elle s'achète aussi une cannette de soda dans une distributrice quand elle aperçoit Mulder dans leur voiture de location, en compagnie d'un individu. Les deux hommes ne la voient pas. Mulder rit. L'autre enflamme une allumette et l'on reconnaît aussitôt... l'Homme à la cigarette! Scully est pétrifiée. Elle voit Mulder remettre une cassette à leur pire ennemi. Les phares d'une fourgonnette l'obligent à se cacher derrière la machine à boisson gazeuse. Quand Scully jette un nouveau coup d'œil, la voiture de Mulder est en train de quitter le parking, le Fumeur toujours à bord.

-6-

Helene Riddock, une dame dans la quarantaine, s'affaire à laver la vaisselle dans l'évier. Elle vit dans une maison de banlieue semblable à celle des Patnik. Elle jette un coup d'œil sur le poste de télé posé sur son comptoir lorsque la voix de l'animateur d'un jeu télévisé attire son attention. Elle émet un bref sourire. Mais presque aussitôt voilà que sa vue se met à lui jouer des tours. D'abord, c'est la mousse dans l'évier qui clignote comme l'image d'un poste de télévision mal réglé. Quand Mme Riddock regarde autour d'elle, la cuisine et la salle à manger semblent onduler et se couvrir de stries de couleurs. Elle entend alors le rire d'une femme provenant de l'extérieur. De la fenêtre, elle aperçoit un homme barbu — son mari — allongé dans un hamac en train de se faire câliner par une jolie blonde perchée sur lui. C'en est trop. Mme Riddock pète les plombs et va chercher une carabine rangée dans un placard. Nous voyons le jeu télévisé se poursuivre, mais le coup de feu qu'on entend laisse présager le pire pour le mari volage.

-7-

Dans sa chambre de motel, Scully se ronge les sangs. Mulder frappe et, à travers la porte, lui apprend qu'il y a eu un autre meurtre. Quelques minutes plus tard, elle monte dans la voiture avec un manque d'enthousiasme évident. Comme son collègue n'est pas encore là, elle en profite pour fouiller dans le cendrier de l'auto, mais n'y trouve aucun mégot du Fumeur ni la moindre trace de cendres. Mulder s'installe au volant et lui donne rapidement les détails de l'affaire.

Scully veut surtout savoir s'il a quitté sa chambre la nuit dernière. «Non, répond Mulder. Je suis seulement sorti chercher mon journal ce matin, pourquoi?» Scully reste sceptique, mais n'insiste pas.

La scène du crime montre un homme mort allongé dans son hamac. Étonnamment, il est imberbe et ne ressemble nullement à celui qui batifolait avec la blonde une heure plus tôt. Scully regarde le corps avec perplexité. Mulder lui apprend que la suspecte, une femme de 42 ans, est maintenant sous les verrous. «Elle dit qu'en regardant par la fenêtre, elle a vu son mari dans le hamac avec une blonde.» Mulder pointe du doigt la blonde en question, une golden retriever énervée par toute l'agitation policière. L'homme faisait tranquillement la sieste avec son chien quand Mme Riddock l'a aperçu par la fenêtre. Le plus déroutant, c'est que M. Riddock, son mari, est un routier qui n'a pas mis les pieds à la maison depuis une dizaine de jours. Celui qu'elle a abattu est en fait son voisin, John Gilnitz. Elle s'est trompée d'homme et de jardin.

-8-

La télé est toujours allumée dans la résidence des Riddock. L'émission qui passe s'appelle *The Home Value Network* et vend par téléphone des articles de décoration. L'image à l'écran montre une figurine de collection en porcelaine vendue à un prix outrancier. Cette même figurine se trouve posée sur une table dans le salon. Manifestement, Mme Riddock s'est laissée tenter. «Un bel objet, c'est du bonheur pour toujours. Qu'en penses-tu, Scully?», demande Mulder en s'emparant de l'horrible bibelot. Le salon est un bric-à-brac de vases, d'abat-jour et de cadres que personne ne s'est donné la peine d'installer. «Je pense que la télévision joue un rôle important dans la vie de ces deux criminels», répond Scully. Mulder continue de croire que télévision ne rime pas nécessairement avec violence — à moins que l'on ne considère le mauvais goût comme un acte de violence. Il s'est perché sur un vélo d'exercice, probablement un autre achat compulsif de Mme Riddock. Scully découvre dans une sorte de buffet une collection de vidéocassettes. Elle en glisse une dans un lecteur, mais Mulder s'intéresse soudain à la fenêtre du salon. Il revoit la camionnette qu'il avait aperçue chez les Patnik. Le même réparateur de câble en émerge.

Mulder sort de la maison et court en direction de la camionnette en hélant le technicien. Celui-ci l'ignore, réintègre son véhicule et démarre. Pendant ce temps, Scully visionne en accéléré la

cassette de Mme Riddock qui contient l'enregistrement d'un talk-show. Par la fenêtre, elle voit avec ahurissement Mulder grimper le long d'un poteau de téléphone. En haut de son perchoir, Mulder ouvre le boîtier du câble et trouve quatre modules (des filtres servant à brouiller et à débrouiller les chaînes accessibles par le câble). Trois sont argentés et l'un est doré. Mulder extrait ce dernier du boîtier. Scully arrive sur ces entrefaites avec deux policiers pour lui demander ce qu'il fabrique. Son collègue descend et lui parle de sa curieuse trouvaille. Scully lui dit que c'est un travail pour l'agent Pendrell au labo et tend la main pour prendre le module, mais Mulder le garde. Il lui demande d'aller interroger Mme Riddock pour voir si elle sait quelque chose à propos de cet objet. «Je te tiens au courant», ajoute-t-il en montant dans sa voiture (qui s'est entre-temps garée toute seule juste à cet endroit!).

-9-

Mulder est allé chez les Lone Gunmen à qui il a confié l'analyse du mystérieux objet doré. «Ça ressemble au module qui permet de filtrer les émissions de certaines chaînes câblées», dit Byers. Les trois compères allument deux écrans de télé pour montrer à Mulder une image normale et une autre filtrée par le module. A priori, on ne voit pas de différence; seul un oscilloscope peut en détecter une. Sur un autre écran, une ligne horizontale oscille, mais Mulder ne comprend pas ce que cela signifie. Langley lui explique alors comment fonctionne une télé: «C'est une suite rapide d'images fixes envoyées contre le tube.» Byers enchaîne en précisant qu'une information supplémentaire a été insérée entre les images fixes, mais il ignore laquelle. Les Lone Gunmen ne peuvent pas démonter le module pour en apprendre plus sans risquer de le détruire, car il est conçu comme ça. La seule chose dont ils sont certains, c'est que l'objet émet un signal.

Mulder est en voiture quand Scully l'appelle. La jeune femme continue de visionner des vidéo-cassettes dans sa chambre de motel plongée dans le noir. Sa paranoïa ne fait que croître. «Où étais-tu?», demande-t-elle, soupçonneuse. Mulder lui révèle qu'elle avait partiellement raison quand elle affirmait que la télé avait joué un rôle dans les meurtres. «Un signal clandestin est sans doute introduit chez certaines personnes au travers de leur installation vidéo. Peut-être qu'il s'agit d'une sorte de test.» Scully reste d'abord silencieuse, puis lui demande s'il a fait analyser le module, car l'agent Pendrell a affirmé qu'il n'avait pas vu Mulder. «Ce n'est pas par lui que

je l'ai fait analyser», explique son collègue. Il ne veut pas donner plus de détails par téléphone (*landline*, en anglais, ou téléphone fixe) de peur qu'ils ne soient sur écoute. Justement, Scully entend un curieux clic sur la ligne: «Mulder, quelqu'un écoute!» Son collègue qui n'a rien perçu lui demande de rester où elle est et annonce qu'il vient la rejoindre. Scully raccroche abruptement. Inquiet, Mulder recompose le numéro, aucune réponse.

Au bord de la panique, Scully vient d'arracher le fil du téléphone. Puis elle dévisse le couvercle du combiné sans trouver quoi que ce soit de suspect à l'intérieur. Cela ne la rassure pas. Prise d'une folie paranoïaque, Scully s'empresse de mettre l'endroit sens dessus dessous pour découvrir comment on l'espionne. Elle déchire les doublures, dévisse les prises de courant, renverse les meubles. Puis tout se met à onduler et à scintiller. Quand les phares d'une voiture éclairent soudain la pièce, Scully s'accroupit instinctivement pour ne pas être aperçue de la fenêtre. Elle s'approche de la porte et met en place le verrou intérieur. Elle prête l'oreille, des murmures indistincts lui parviennent. Soudain, de violents coups à la porte la font sursauter. Elle se dépêche de ramasser son arme de service tombée par terre. Quelqu'un essaie d'ouvrir, mais le verrou bloque l'entrée. Scully fait feu plusieurs fois, puis se sauve par l'arrière. Mulder finit par défoncer la porte à coup de pied. «Vite, appelez la police», dit-il au propriétaire du motel qui l'accompagne. L'homme ne se fait pas prier et décampe. Mulder traverse la chambre dévastée à la recherche de sa collègue, mais elle s'est évaporée dans la nuit en passant par la sortie arrière.

-10-

Le téléphone sonne chez Margaret Scully, la mère de Dana. C'est Mulder qui la tire de son sommeil pour lui demander si elle a des nouvelles de sa fille. Celle-ci a disparu dans des circonstances inquiétantes. Mulder est piteux: «Elle s'est enfuie cette nuit et nous faisons tout notre possible pour la retrouver.» Il doit raccrocher pour aller parler à l'adjoint directeur Skinner, présent sur les lieux. «Ces recherches sont menées comme s'il fallait retrouver un prisonnier évadé», se plaint-il à son supérieur. Skinner lui fait remarquer que Scully a tiré sur son collègue et sur un civil à quatre reprises (en réalité, cinq ou six coups ont été tirés). Mulder essaie de lui expliquer qu'elle n'était pas responsable de ses actes. Elle souffre d'une espèce de psychose paranoïaque provoquée par des enregistrements vidéo trouvés sur des scènes de crime. Ces cassettes contiennent un signal électronique qui déclenche

un comportement violent. Il n'a pas encore de preuve, mais il y travaille. Skinner insiste: Scully est quand même armée et dangereuse. Mulder a intérêt à la trouver le premier.

Chez lui, Mulder scotche un X à la fenêtre, un signal adressé à celui qu'on appelle Mr X, le ténébreux informateur qu'on n'a pas revu dans la série depuis très longtemps. À peine quelques secondes plus tard, le téléphone sonne, mais c'est Frohike qui lui annonce que ses compagnons et lui ont découvert quelque chose en examinant la vidéocassette que regardait Scully. Il refuse d'en dire plus au téléphone et raccroche. Mulder se trouve devant un dilemme: doit-il rester chez lui et en attendre des nouvelles de son informateur ou vaut-il mieux se rendre chez les Lone Gunmen?

Il opte pour la seconde solution qui offre au moins du concret. Les trois compères se lancent dans une description technique des manipulations qu'ils ont appliquées à la vidéocassette de Mme Riddock pour «occulter la trame visible». (*«Using some interpolating freeware we pulled off the net, we were able to blank out visible frames.»*) L'image à l'écran se transforme en une explosion de couleurs. Les Gunmen ont ralenti le signal, qui est normalement émis à 15 flashes par secondes. «C'est un système qui stimule l'activité électrique cérébrale», explique Langley. Il y aurait une corrélation entre l'état provoqué par ce signal sur les sujets et leur niveau de suggestibilité aux messages subliminaux. Mulder demande pourquoi il n'a pas été affecté. Les Gunmen le regardent avec curiosité: c'est la seule chose qu'ils n'ont pas élucidée. L'agent leur demande si le signal utilise un code couleur. C'est possible, admet Byers. Tout s'explique alors: Mulder est daltonien. Il ne distingue pas le vert du rouge ce qui l'immunise contre ce genre de signal.

L'agent reçoit alors un appel. C'est la police du Maryland qui croit avoir trouvé Scully. «Ils me demandent de venir identifier le corps», explique-t-il à ses amis pétrifiés.

-11-

Mulder retourne au comté de Frederick et se stationne à la morgue. Il hésite un moment à sortir de la voiture, mais se résout à affronter sa tâche. Il fait quelques pas dans le stationnement souterrain avant qu'une autre voiture ne lui barre le passage. C'est l'Homme en tenue civile qui l'a tuyauté au tout début de l'épisode et qui lui demande maintenant de monter à bord. «Ils vous guettent. Montez avant que nous ne soyons

morts tous les deux.» Mulder se fâche et refuse. Sa collègue est peut-être déjà morte justement. L'autre s'en fiche. Pendant que Mulder cherche à retrouver Scully, déclare-t-il, «ils» sont en train de détruire les preuves. «Suivez la trace des preuves. Si vous ne le faites pas, demain les parties responsables seront hors d'atteinte.» Pris d'un accès d'impatience, Mulder flanque un coup de pied dans la portière et s'en va.

Il parcourt un couloir. Tout au bout, un médecin rondouillard l'attend devant une baie vitrée munie d'un store fermé. Le corps a été trouvé par la police sur une route de campagne vers deux heures de l'après-midi. La femme était dénudée et abattue d'une balle dans la tête. Mulder préfère ouvrir le store lui-même. Son visage reste inexpressif en voyant la femme rousse allongée sur la table. «Ce n'est pas elle», dit-il finalement. Il ajoute qu'il faut appeler la mère de Scully. Le médecin lui apprend qu'ils ont déjà essayé de la rejoindre, mais sans succès. Elle ne répond pas au téléphone.

Mulder se présente chez Margaret Scully. Celle-ci met du temps à répondre et a l'air un peu hagar. «Elle est ici?», demande Mulder, qui a tout deviné. La mère tente de le nier, mais l'agent n'est pas dupe. Il entre de force malgré les protestations de la dame. Dana surgit dans le salon, l'arme au poing et tient son collègue en joue. Sa mère essaie de la convaincre de poser son revolver. «Je te l'ai dit, maman. Il est chargé de me tuer!» Mulder tente de la raisonner. Il lui explique qu'elle est atteinte du même mal que les meurtriers. Même si sa mère l'adjure qu'il dit la vérité, Dana ne le croit pas: «Je sais qu'il m'a toujours menti. Il n'a jamais eu confiance en moi!» Mulder tente de la convaincre du contraire: elle est la seule personne en qui il a confiance. «Tu es de leur côté!, continue-t-elle. Du côté de mes ennemis! Avec eux tu as participé à mon enlèvement! Tu as mis cette chose dans ma nuque! Tu as tué ma sœur aussi!» Margaret trouve que la crise a assez duré. Elle se place entre Mulder et sa fille au risque de se prendre une balle. Elle amadoue Dana, qui a gardé un minimum de confiance envers elle. Margaret l'assure qu'elle ne laisserait personne lui faire du mal. Scully finit par s'effondrer en larmes dans les bras de sa mère.

-12-

Scully a été emmenée à l'hôpital de Georgetown et se repose dans une chambre. Mulder entre, les mains en l'air pour faire une blague. Son premier geste ensuite est d'éteindre la télé. Enfin, il demande à sa collègue comment elle va.

«J'ai honte, Mulder. J'étais si sûre de moi, de ce que j'entendais, de ce que je voyais.» Des ennemis, il y en avait partout. «C'est ce que je ressens la plupart du temps», se moque gentiment Mulder. Il s'est renseigné. Joseph Patnik s'imaginait qu'il tuait un criminel de guerre bosniaque décrit comme un Hitler moderne. Or ses parents sont des survivants des camps de concentration. Helene Riddock avait peur que son mari ne lui soit infidèle. Mulder soupçonne que le signal vidéo pourrait avoir transformé l'anxiété des gens en une sorte de démence, «une réalité virtuelle de leur pire cauchemar». Et le pire cauchemar de Scully serait donc que Mulder la trahisse. L'agent sait que quelqu'un est derrière tout ça. Ce pourrait être le Fumeur que Scully était persuadée d'avoir vu dans le parking du motel, mais Mulder n'en est pas sûr.

Il laisse Scully se reposer et va voir son médecin traitant, le Dr Lorenz. Celle-ci lui affirme que tout est normal sur le plan médical chez sa patiente, sauf pour un taux anormalement élevé de sérotonine dans le cerveau. Se souvenant de ce que le Dr Stroman avait dit au sujet de Joseph Patnik, Mulder lui demande si elle aurait diagnostiqué un abus d'amphétamines chez un patient qui aurait présenté de pareils symptômes. «Étant donné son taux de sérotonine, non, ça ne voudrait rien dire.» Mulder la remercie, puis passe un coup de fil pour obtenir le numéro de l'hôpital psychiatrique de Braddock Heights. Une fois la communication établie, il demande à parler au Dr Stroman. L'infirmière lui apprend que le médecin a quitté l'hôpital pour retourner à Washington. Elle veut bien lui donner le numéro personnel qu'il a laissé. Mulder examine au même moment un paquet d'allumettes qu'il a pris au motel où il logeait avec Scully. Il lit à haute voix le numéro de téléphone qui y est imprimé. Coup de chance, c'est justement le numéro qu'a laissé Stroman. Ce qui veut dire que le «médecin» qui a traité Joseph Patnik se trouvait dans le même motel que les deux agents, la nuit où Scully a cru voir son partenaire s'entretenir avec l'Homme à la cigarette...

-13-

Mulder est retourné au motel où le propriétaire déverrouille la porte de la chambre où a logé Stroman en toute discrétion. Comme la fois précédente, il sort son arme et défonce la porte d'un coup de pied. Le lit est défait, mais il n'y a personne. «Je n'ai pas encore eu le temps de faire la chambre, il vient de partir», explique le propriétaire. Mulder lui demande la liste des communications faites à partir de la chambre. Dans la kitchenette, il trouve un mégot de Morley, la

marque préférée du Fumeur. Peut-être que Scully n'était pas tout à fait à côté de la plaque, après tout. Le proprio revient avec la liste des appels téléphoniques. Mulder appelle Danny, son contact à Washington, et lui demande de vérifier l'un des numéros.

Le bon travail de Danny mène Mulder à une résidence privée où une voiture est déjà stationnée. Le capot est encore chaud. Le temps d'atteindre le perron, Mulder voit arriver la camionnette blanche du réparateur de câble. Il se cache au milieu de l'abondante végétation. Le réparateur entre dans la résidence. Par l'une des fenêtres, Mulder le voit s'entretenir avec Stroman. Tous deux attendent quelqu'un et semblent très nerveux. Mulder fait le tour du bâtiment pour se rendre dans la cour. Il teste la porte, mais des coups de feu le convainquent de laisser tomber toute discrétion. Il défonce la porte et entre, l'arme au poing (troisième prise). La résidence est vide, il n'y a pas de meubles. Stroman et le réparateur gisent par terre, abattus.

À sa grande surprise, Mulder découvre aussi Mr X, l'homme responsable du nettoyage. «Vous arrivez trop tard, agent Mulder.» L'agent lui reproche d'avoir détruit toutes les preuves, ce à quoi l'autre rétorque qu'il avait été prévenu. «Je ne savais pas que je travaillais pour vous», proteste Mulder. X ne pouvait rien lui dire, on le surveillait de trop près. Il a exécuté ces hommes parce que c'était ses ordres. Il ne pouvait pas se défilier. Mulder n'avait qu'à mettre la main sur eux avant pour les interroger et exposer la vérité. L'agent s'énerve. Exposer quoi? «Leur tentative de manipuler le comportement des gens? D'altérer leur libre arbitre que ce soit pour acheter ou pour voter?» Mr X se gausse de lui. «Vous croyez qu'il s'agit seulement de commerce et de politique?» Il se penche pour insérer son arme entre les doigts d'un des hommes morts. Mulder accuse son interlocuteur de lui mettre la responsabilité sur le dos parce qu'il n'avait pas le courage d'exposer la vérité lui-même. «Vous êtes un lâche! Vous vous cachez, vous me donnez des bribes d'information en comptant sur moi pour les reconstituer. Vous me faites risquer ma vie, vous risquez la vie de ma collègue, mais vous ne risquez jamais la vôtre.» Chanson connue.

Mr X sourit et se dirige vers la porte. Mulder le tient en joue, comme s'il espérait empêcher son informateur de quitter l'endroit. «En ce moment, vous risquez *vraiment* votre vie, l'avertit X. Vous avez échoué. C'est ça votre réussite, me tuer? La vérité c'est que vous avez besoin de moi.» Et X s'en va, laissant Mulder frustré et penaud.

-14-

Au siège social du FBI à Washington, Mulder fait son rapport à son supérieur, le directeur adjoint Skinner. L'affaire est close, mais de nombreuses questions planent. Par exemple, personne ne sait qui a fabriqué le module responsable de la psychose des bonnes gens du comté de Frederick ni quel était l'objectif de l'expérience. Scully arrive en s'excusant de son retard. Elle vient du service de documentation et n'a trouvé aucune information sur les deux hommes exécutés. Le réparateur de câble n'avait pas de casier judiciaire. Quant au médecin, Scully a trouvé la référence d'un certain Dr Henry Stroman qui a pratiqué en Virginie, mais est décédé en 1978. Les pistes se terminent sur un cul-de-sac. Skinner demande si l'on a des informations sur le tueur. «Il demeure non identifié», intervient Mulder. («*He remains an unknown subject.*») Son patron le regarde d'un air soupçonneux.

À la nuit tombée, Mr X parcourt une rue presque déserte de Washington. Il s'arrête près d'une voiture, s'assure de ne pas être suivi et monte à bord. Un homme l'y attend, la cigarette au bec. «Votre travail est terminé?», demande le Fumeur à Mr X. L'autre répond par le genre d'euphémisme typiquement militaire: «Tout le personnel a déjà été déplacé (*removed* en anglais, donc éliminé) avec le matériel, mais Mulder détient toujours l'un des modules.» Le Fumeur ne s'inquiète pas, le module en lui-même ne prouve rien. Mr X précise aussi que l'informateur de Mulder (l'Homme en tenue civile) a été éliminé. «Et son informateur?», demande encore le Fumeur. Faisant involontairement écho aux paroles de Mulder, Mr X répond: «Cette personne demeure non identifiée.» Le Fumeur le regarde d'un air soupçonneux.

Le message dans le médium

L'avant-dernier épisode de la meilleure saison des *X-Files* appartient de toute évidence à la mythologie. Sans constituer à proprement parler le premier volet d'une trilogie comme l'a été **Anasazi**, par exemple, on peut considérer **Wetwired** comme une sorte de prélude au diptyque **Talitha Cumi/Herrenvolk**, qui fera le pont entre les troisième et quatrième saisons. Ce rapport à la mythologie, il le doit d'abord aux apparitions ponctuelles de certains personnages récurrents: le directeur adjoint Skinner, les Lone Gunmen, Mr X et l'Homme à la cigarette. Mais le thème central de l'épisode, la manipulation des esprits en vue de conditionner mentalement toute une population, se greffe lui aussi de plain-pied à l'univers de conspiration des *X-Files*, comme on pourra le constater lorsque la série nous en apprendra plus long sur les intentions malveillantes du Syndicat.

Depuis **Blood**, on sait qu'il se trame quelque part dans les coulisses des projets secrets de conditionnement subliminal, exacerbant les peurs et transformant les gens en meurtriers hallucinés. Mat Beck, le responsable des effets spéciaux de la série, a voulu reprendre cette idée, et s'offrir par la même occasion la possibilité de jouer avec des procédés de distorsion d'image. Il est probable qu'à l'origine, le scénario n'a pas été conçu comme un morceau du puzzle mythologique. L'auteur s'intéressait au phénomène de la perception visuelle (sujet sur lequel il avait écrit une thèse à Harvard) et, en particulier, à l'influence des médias comme la télévision sur le cerveau humain. À partir de telles prémisses, aurait pu s'édifier un épisode isolé dans le genre SF, portant sur les incidences perverses d'une exposition prolongée au petit écran. La référence à des manigances gouvernementales aurait été superflue. D'ailleurs, dans la série jusqu'à présent, le thème récurrent de la possession et du contrôle des esprits, traité sous différentes formes, a rarement été évoqué dans un contexte de mythologie. Pensons à des épisodes comme **Gender Bender**, **Born Again**, **Excelsius Dei** ou **Pusher**. Même dans le cas de **Blood**, Morgan et Wong ne s'étaient même pas donné la peine d'identifier un coupable, si bien que son lien avec la mythologie n'a jamais été confirmé.

En somme, sur la base de ce qui l'intéressait initialement, Beck aurait pu écrire un épisode isolé comme bien d'autres. C'est en cours de route, avouera-t-il plus tard, qu'il s'est vu obligé de modifier son projet, de le «simplifier». On peut

se demander dans quelle mesure l'intégration des éléments mythologiques, aussi bien les personnages que le complot gouvernemental, ne lui a pas été quelque peu imposée. Le résultat est que l'épisode final se démarque passablement de l'idée de départ. Ce n'est plus la télévision en soi qui menace l'équilibre psychique du citoyen américain, en stimulant son agressivité et en induisant chez lui des comportements violents. On a n'a plus affaire maintenant qu'à une banale expérience secrète de suggestion mentale, soigneusement planifiée par le Syndicat. Le médium n'est plus le message, comme l'aurait souhaité Beck, il ne fait que transporter le message (subliminal en l'occurrence).

Il y a une scène dans **Wetwired** où est évoquée l'hypothèse d'une influence néfaste générale de la télévision. Curieusement, c'est Scully qui pousse l'explication dans ce sens, invoquant que des études sérieuses auraient démontré l'existence d'un lien entre la violence télévisée et le comportement des individus. Or, c'est Mulder qui adopte alors le parti-pris du scepticisme, en rétorquant que les gens ne sont pas des boîtes vides ou des chiens de Pavlov qu'on peut conditionner à sa guise. De simples relations statistiques ne prouvent rien, ajoute-t-il pour enfoncer le clou, ce n'est rien d'autre que de la pseudoscience. Devant pareille attaque sur son propre terrain, Scully n'a pas d'autre choix que de reculer. Elle abandonne la cause et, en bon médecin, se rabat plutôt sur de possibles abus d'amphétamines auxquels le Dr Stroman a fait allusion plus tôt à propos de Joseph Patnik. En fait, ce court échange entre les deux agents a pour effet de démolir complètement la thèse que souhaitait soutenir le scénariste lui-même, thèse qui était à l'origine de son projet d'épisode.

Pour le réalisateur Rob Bowman, **Wetwired** est un bon épisode de modèle courant («*a good clean steak-and-potatoes type of episode*»). Ceux des spectateurs qui avaient pu être déroutés par **Jose Chung's "From Outer Space"**, ajoutera-t-il, n'auront pas eu de mal à suivre cette fois-ci. Bowman puise dans son répertoire habituel de mise en images pour construire un paysage visuel bien caractéristique de la série. L'ouverture sur un ciel étoilé, avec lente descente de la caméra vers une allée d'arbres aux branches enchevêtrées, à peine éclairée par une lumière blanche, mais lointaine, aurait pu servir à beaucoup d'autres épisodes. Au centre de l'image se détache la silhouette ténue d'un homme en train de creuser un trou. Il n'y a pas à

s'y tromper: on entre bien dans un univers à la fois macabre et mystérieux, celui des *X-Files*.

Interrogé sur son travail de réalisateur pour **Wetwired**, Rob Bowman expliquera s'être concentré essentiellement sur la progression de Scully vers la paranoïa. Le tournage des crises de l'héroïne mérite d'être souligné. La jeune femme paraît presque toujours entourée d'un halo de noirceur menaçante. Les objets, les meubles, les appareils, sont montrés rapidement et en gros plan, ce qui les rend tous suspects à tour de rôle. On suit en accéléré le cheminement chaotique de la frayeur que vit la pauvre Dana.

Rarement la musique de Snow aura-t-elle appuyé l'image de façon si éloquente que durant les manifestations de paranoïa des différents personnages. Le compositeur puise lui aussi dans un répertoire bien rodé de sonorités pulsatives et de tensions entretenues. La musique traduit l'état mental de personnes désespérées et submergées par la peur ou l'agressivité.

Dans un épisode ainsi centré sur la déchéance de l'héroïne et accaparé par les passages en scène de plusieurs personnages de la mythologie, le reste de la distribution demeure pâlichon et purement fonctionnel. Signalons au passage que Colin Cunningham (Dr Stroman), le futur major Paul Davis des franchises *Stargate*, avait fait une apparition dans **End Game**. Complètement méconnaissable sous son maquillage, il avait assuré aussi le rôle du lépreux Escalante dans **731**. Tim Henry (l'Homme en tenue civile), et Linden Banks (Josef Patnik) ont été aperçus dans **Colony**; le premier reviendra dans un épisode de *Millennium*. On se rappellera aussi avoir vu Crystal Verge (Dr Lorenz), coiffée d'un turban rouge, lisant les instructions d'Odin devant l'assemblée des fidèles de **Red Museum**.

Glaçons et sonneries de téléphone

L'existence de messages subliminaux dans notre environnement, et surtout leur influence réelle sur le comportement, fait l'objet de débats depuis des décennies. Des facteurs comme le «lavage des cerveaux» auxquels ont été soumis des prisonniers de guerre, thème exploité notamment par deux films intitulés *The Manchurian Candidate*, ainsi que l'essor fulgurant des techniques de publicité et de marketing depuis les années 1960, ont permis de croire qu'une manipulation insidieuse des esprits, à l'insu des personnes concernées, pouvait être possible. Il suffirait en somme d'exposer les sujets à des informations qui ne sont enregistrables qu'au niveau subconscient: des textes ou des images éclairés

(tachistoscopiques) perceptibles par l'œil et le cerveau, par exemple, mais trop rapides pour être portés à la conscience. Toutefois, les recherches sérieuses sur l'influence réelle des messages subliminaux ne sont pas arrivées à des résultats concluants. Ordonner à une personne de manger du popcorn — sans parler de tuer son prochain — ne suffit pas pour se faire obéir, même en passant par les canaux du subconscient. Il n'en reste pas moins que beaucoup de gens se sont acharnés dans le passé, et continuent de s'acharner, à trouver la clé du comportement humain, dans le but de s'en servir à des fins plus ou moins nobles. On pense aux recherches en neuromarketing de nos jours, où l'on scanne le cerveau afin de repérer les zones qui s'activent lorsqu'un consommateur achète un produit, avec l'espoir, bien sûr, d'arriver à stimuler artificiellement ces zones.

Sans être à proprement parler un mythe, la question des messages subliminaux a donné lieu à bien des légendes urbaines. L'une des plus connues est celle de cette photo publicitaire pour une boisson alcoolique dans laquelle apparaîtrait le mot «sexe» (ou un couple faisant l'amour selon une variante), à peine décelable à l'intérieur d'un glaçon. Mulder y fait allusion dans **Wetwired**, en parlant d'une «fille nue dans de la glace». Bien entendu, étant ce qu'ils sont, les Lone Gunmen tiennent tout cela pour irréfutable. Le toujours libidineux Frohike ajoute même que ce «numéro» est l'un de ses préférés. Il est intéressant de se rappeler que quelqu'un d'autre a déjà fait allusion à cette histoire de glaçon codé dans la série. Il y a une scène dans **Blood** où Mulder demande à sa partenaire ce qu'elle connaît des messages subliminaux. En version française, Scully répond platement «Tu veux dire les ordres invisibles adressés à l'inconscient?». L'original est plus spécifique: «*You mean like... sex and ice cubes in liquor in ice cube ads?*» L'important est ce qu'elle ajoute tout de suite après, dans les deux versions: il s'agit de pure paranoïa. Bref, Scully n'y croit pas du tout. Et elle serait bien la dernière à redouter de se faire piéger, elle si volontaire, par un procédé aussi grossier.

Dans **Blood**, pareil scepticisme allait presque de soi, tant il était conforme au personnage. Dans **Wetwired**, Scully ne se prononce pas sur la validité des messages subliminaux. Au cours de l'échange entre les deux agents sur la violence à la télévision et son impact négatif sur la société, cette question n'est même pas abordée, comme si le scénariste avait voulu la garder en réserve pour ne pas vendre la mèche. Toutefois, étant donné le précédent créé par **Blood**, il aurait été naturel que Mulder, plutôt que de se contenter

de traiter de pseudoscience la théorie de Scully, revienne à la charge avec celle des messages subliminaux. Quand sa partenaire lui demande s'il a une explication alternative à proposer, Mulder répond qu'il n'en a aucune, comme si l'idée de réveiller les phobies et les instincts meurtriers des gens par des signaux électroniques ne lui venait même pas à l'esprit. On peut se demander ce qu'aurait fait Scully s'il lui avait rappelé les événements tragiques de **Blood**. Aurait-elle balayé complètement du revers de la main l'effet possible des messages subliminaux et parlé de nouveau de simple paranoïa? Ou aurait-elle convenu avec Mulder que c'était là une piste sérieuse, en la combinant ou non avec l'idée des amphétamines? Rappelons que dans **Blood** l'influence des messages agressifs («Tue-le» et autres) requérait la présence d'un hallucinogène chimique, le LSDm, auxquels étaient exposées les victimes. Il aurait été plausible et même normal que l'enquête dans **Wetwired** s'amorce sur des bases similaires. Mais en ce cas, bien sûr, Scully se serait méfiée. Consciente du danger, elle n'aurait pas été aussi vulnérable aux messages dissimulés dans ses cassettes et ne se serait pas engagée sur la pente de la paranoïa. Bref, il n'y aurait pas eu d'histoire.

En plus de Scully, dont la déchéance s'étale sur deux ou trois jours, l'épisode ne montre que deux victimes des messages subliminaux, Joseph Patnik et Helene Riddock (bien que l'épisode mentionne l'existence d'une troisième victime, la gardienne ayant confondu les enfants dont elle avait la charge avec des loups). On déduit de leurs mésaventures que l'influence pernicieuse des instructions codées les a incités à devenir des meurtriers, mais aussi (et d'abord) à subir de puissantes hallucinations. Celles-ci ne se forment pas de façon gratuite, mais se canalisent apparemment sur les peurs personnelles les plus profondes de chaque victime. Patnik aperçoit partout son tortionnaire bosniaque, alors que Scully et Helene Riddock penseront voir leur partenaire les trahir.

L'exposition aux messages subliminaux fait partie de la préparation psychologique du sujet, mais à partir de quel moment est-elle suffisante pour déclencher des hallucinations? Dans le cas d'Helene Riddock, on assiste à la séquence des événements. C'est d'abord le visionnement un peu distrait d'une émission de télévision (ache-minée par câble de toute évidence). Puis survient le «brouillage» ou les interférences dans le champ visuel de la personne, quand la dame voit son eau de vaisselle sauter et se couvrir de stries. Suivent les hallucinations proprement dites (Helene voit son mari avec une «blonde»), et

enfin le meurtre. Tout cela en trois ou quatre minutes, pas plus. Comme on n'assiste pas aux premiers meurtres commis par Joseph Patnik, il est difficile de savoir ce qui a pu amorcer le processus dans son cas. Par contre, on voit des interférences se produire au moment de son arrestation lorsque prend fin à l'hallucination. Il s'agit donc plutôt d'un «débrouillage», provoqué par l'effet du taser. Les deux policiers reprennent alors leur vrai visage, et le misérable Patnik découvre que c'est sa femme qu'il a assassinée. L'étrange distorsion visuelle paraît donc se manifester aussi bien au déclenchement qu'à la fin de la période où la victime agit sous influence. Mais c'est à peu près tout ce qu'on peut en apprendre.

Scully présente un cas différent. Au début tout au moins, elle n'éprouve pas de distorsion visuelle. Mais elle perçoit (ou croit percevoir?) une sonnerie de téléphone juste avant de commencer à sombrer. Il pourrait s'agir d'un signal de type hypnotique, intégré dans le conditionnement général du sujet. Dépassé un certain seuil d'exposition aux messages subliminaux, une simple sonnerie de téléphone suffirait pour plonger automatiquement la victime dans une crise de paranoïa. C'est ce qui semble survenir lors de la première expérience subie par Scully, quand elle se met à entendre son partenaire comploter contre elle, dans la chambre voisine. Une autre expérience, également auditive, pourrait avoir été provoquée elle aussi par une sonnerie de téléphone. Quand Mulder l'appelle après sa première rencontre avec les Gunmen, Scully perçoit des clics suspects qui lui font croire que la communication est sous écoute. Cette fois, la crise connaît rapidement une escalade, devient aiguë et s'accompagne de distorsions visuelles.

Existe-t-il d'autres déclencheurs? Possible. Une des ironies de l'épisode (sans doute voulue) est de voir Scully mâcher des cubes de glace, puis sortir s'en chercher d'autres dans une glacière à l'extérieur du motel. Tout juste après, elle assiste à la «haute trahison» de son partenaire, aperçu en compagnie de l'Homme à la cigarette. Y avait-il quelque chose de spécial dans ces glaçons? Peut-être que dans l'univers des X-Files, les glaçons sont irrémédiablement associés à la manipulation: rappelons que Scully était également en transe lorsqu'elle est allée chercher un seau de glace dans **José Chung**.

L'idée de brouiller/débrouiller la réalité s'apparente manifestement au phénomène de brouillage/débrouillage de canaux de télévision transmis par câble. Mais le rapport entre les deux tient tout au plus de l'analogie. Bien sûr, les messages subliminaux codés sont insérés

dans la programmation des chaînes captées par les abonnés, celles pour lesquelles ils ont payé et qui sont donc, techniquement, «débrouillées». Toutefois, seules certaines personnes, comme Joseph Patnik et Helene Riddock, ains sans doute que la gardienne qui a pris ses enfants pour des loups, reçoivent la version trafiquée de ces chaînes, grâce au filtre spécial qu'a installé le technicien de la compagnie de câble. Sous l'influence des messages qu'ils perçoivent inconsciemment, ces quelques abonnés commencent à souffrir d'hallucinations. C'est là le seul rapport qui existe entre les deux ordres de phénomène: le «débrouillage» de la chaîne trafiquée conduit au «brouillage» de la réalité.

Par contre, l'analogie entre les deux formes de brouillage/débrouillage est ce qui aide nos agents à partir sur la bonne piste. Quand ils entrent chez Joseph Patnik, Scully découvre la collection de vidéocassettes. De son côté, Mulder voit l'appareil de télévision allumé se couvrir brusquement de neige, en pleine diffusion du film *Die Hard*. Aussitôt, il jette un coup d'œil dans la rue et aperçoit le technicien du câble à l'œuvre. En fait, quand on y songe un instant, on se rend compte que Mulder bénéficie ici d'une série absolument ahurissante de hasards heureux: assister à la crise de démence de Patnik devant un poste de télévision au moment précis où passe l'image du tortionnaire yougoslave, entrer dans la maison désertée du meurtrier au moment même où des gamins sont entrés en cachette regarder la télévision chez lui, et se trouver présent devant le poste allumé au moment même où l'intervention du technicien bloque la réception du câble. Si l'un ou l'autre de ces événements ne s'était pas produit, on se demande bien quel genre d'enquête aurait pu mener Mulder.

Scully sous influence (ou la vérité sort de la bouche des paranoïaques)

Wetwired est l'un des rares épisodes où l'on voit Scully perdre presque complètement le contrôle de ses moyens. Juste retour des choses (?), la très sceptique partenaire de Fox Mulder, celle qui ridiculisait l'effet des messages subliminaux dans **Blood**, finit par se faire rattraper par la réalité, ou ce qui en tient lieu dans la série.

Scully se fait prendre au piège, mais d'une très bizarre façon, non pas en recevant le signal en direct sur le câble, mais en visionnant des cassettes vidéo contenant des enregistrements d'émissions trafiquées. Des cassettes, elle en visionne des dizaines et des dizaines en très peu de temps. On veut bien croire qu'une exposition

aussi concentrée à des messages subliminaux suffit à la faire disjoncter. Même Mulder, qui reste imperméable à ces messages, se prend une envie de tuer après un tel régime. Ce qui reste inexplicable par contre est que Patnik et Riddock, aient été enclins, chacun de son côté, à enregistrer autant de cassettes vidéo. Réflexe de collectionneur? Simple coïncidence? Cette rage d'enregistrement faisait-elle partie de leur conditionnement? Les auteurs de l'expérience croyaient-ils que les sujets auraient plus de chances de succomber aux messages subliminaux en revoyant leurs émissions en différé? On voit mal l'intérêt d'inciter ces gens à accumuler des montagnes de cassettes si la transmission originale s'avère aussi efficace. En fait, on se demande bien si la seule raison d'être de ces cassettes n'est pas tout simplement d'exposer massivement Scully au signal, en un temps record, de façon à la précipiter le plus rapidement possible à la démence. Bref une astuce de scénariste, rien de plus.

Avec une comédienne de la trempe de Gillian Anderson, cela ne pouvait donner que des résultats sublimes. Les dérapages psychologiques de Scully se manifestent d'abord de façon presque imperceptible, puis s'accroissent graduellement. Ce qui est particulièrement captivant, c'est de la voir d'abord s'efforcer de résister. On la sent tenter de se raisonner, de trouver une explication plausible à des visions qui l'ont bouleversée. Ce conflit intérieur, elle n'a pas besoin de le verbaliser pour nous le faire comprendre. Le lendemain de sa première hallucination, au moment où Mulder lui annonce qu'il s'est produit un nouveau meurtre, l'attitude tendue et figée que prend son visage trahit une douloureuse perplexité. Lorsque Scully va ensuite s'asseoir dans la voiture, puis se résout à fouiller le cendrier, avant que l'arrivée de Mulder ne la fasse sursauter, Gillian Anderson nous fait partager intensément tout le tourment qui habite Scully. Un peu moins subtile, la scène où elle démolit sa chambre de motel pour retrouver des micros cachés (qui ont en fait de bonnes chances d'exister réellement), reste quand même fortement chargée d'émotions. Par contre, lorsqu'elle se met à tirer à travers la porte, on passe à un registre «théâtral» un peu moins convaincant.

Scully craque et disparaît de la circulation. On la recherche, on la croit morte. En pleine crise de paranoïa, elle va se réfugier chez sa mère. La confrontation suivante avec Mulder sera extrêmement lourde sur le plan dramatique. Outre le travail de la comédienne, ce qu'il y a de plus remarquable dans cette scène, ce sont les accusations que profère Scully. La paranoïa éveille les

vieux démons de la pauvre Dana. Ce qui éclate au grand jour est une vérité secrète, insoupçonnée, celle que la jeune femme parvient à dissimuler la plus grande partie du temps sous un vernis d'assurance et de certitudes intellectuelles. Ses angoisses profondes, elle nous les livre sur un plateau, et elles concernent toutes la trahison possible de son partenaire. Cette peur est artificielle, bien entendu, dans la mesure où Scully réagit sous l'influence de messages subliminaux, mais comme la contamination s'est effectuée en visionnant des émissions qui ne lui étaient pas destinées personnellement, on peut conclure que c'est elle-même qui, inconsciemment, choisit l'objet de ses peurs.

Croit-elle vraiment que son collègue a passé à l'ennemi? On en doute. Lui-même paranoïaque dans la vie quotidienne, Mulder a pu se méfier un temps de la partenaire qu'on lui avait imposée et qui, selon ses instructions, faisait rapport sur lui aux autorités. Mais l'inverse n'a pas beaucoup de sens. Mulder trahir sa propre cause? Comploter contre Scully avec l'Homme à la cigarette? Être chargé de la tuer? Ou avoir assassiné sa sœur Melissa? Personne ne peut prendre cela au sérieux, même dans la bouche d'une paranoïaque temporaire. Ces accusations sont absurdes. Par contre, la véhémence avec laquelle les profère Scully trahit quelque chose d'authentique. Il y a toujours un fond de vérité dans ce que révèle la paranoïa, ne serait-ce qu'une vérité subjective. Ce que Scully redoute fondamentalement, c'est que Mulder la trahisse, elle, en tant que personne.

Le mot-clé ici est confiance. Combien de fois dans le passé les deux agents se sont-ils juré fidélité sur ce plan? Tout entre eux repose sur la pérennité et la solidité du lien de confiance qu'ils ont noué depuis le début. Ce lien s'établit bien au-delà du contexte professionnel. Il ne concerne pas seulement la certitude qu'aucun des deux ne laissera jamais tomber l'autre, quelles que soient les circonstances. La décharge émotive dont fait preuve Scully face à son partenaire montre l'ampleur des aspects affectifs qui sous-tendent ce rapport de confiance. Ce sont des sentiments puissants qui sont remués ici, une sorte d'attachement passionnel exclusif qui ressemble beaucoup au grand amour.

Il est dommage que Mulder dans cette scène conserve une attitude aussi placide. Certes, il lui faut garder son calme et se montrer sensible et compréhensif à l'endroit de sa partenaire. Il n'a pas trop le choix non plus, étant mis en joue par quelqu'un qui lui a déjà tiré dessus. D'autant plus que la paranoïa, il connaît. Il a déjà passé

lui-même plus d'une fois par là. On se souvient de sa crise de démence dans **Anasazi**. Et la scène où Scully met en pièces la chambre de motel pour découvrir des micros rappelle fortement celle où il a lui-même démoli son appartement dans **EBE**. Mais cette fois, malheureusement, l'étincelle ne jaillit pas. La scène repose presque entièrement sur les épaules de Scully, et un peu sur celles de sa mère. Mulder en paraît presque absent par la tiédeur de sa réaction.

Peut-être est-ce l'importance que prend Gillian Anderson dans l'épisode qui a incité Duchovny à ne pas faire de vagues. Il n'en reste pas moins que le Mulder de **Wetwired** manque singulièrement de relief. Outre sa confrontation avec une Scully déjantée chez Margaret, sa scène la plus forte est celle où il se rend à la morgue identifier le corps présumé de sa partenaire. On sent chez lui une certaine tension, en sourdine, mais guère plus. Que Mulder ne perde pas les pédales dans un moment aussi angoissant, on veut bien l'accepter. Mais qu'il fasse aussi facilement preuve de flegme, voire de nonchalance, ne cadre pas très bien avec la situation. Duchovny a-t-il jugé qu'une crise de nerfs par épisode était suffisante?

Ce qu'on apprend de plus intéressant à propos de Mulder dans **Wetwired**, c'est qu'il est daltonien. Après trois saisons des *X-Files*, cette caractéristique assez fondamentale du personnage surprend. On se demande bien comment le FBI a pu recruter un homme qui ne sait pas distinguer le rouge du vert. Le candidat a-t-il triché aux examens? Ou est-ce la vénérable institution policière qui a décidé d'appliquer à la lettre une politique de non-discrimination sur la base de la couleur? Rétrospectivement, on ne peut s'empêcher de penser qu'au cours de ses enquêtes dans l'univers du paranormal, un pareil «handicap» a pu lui nuire à plus d'une reprise. Il a dû se présenter des occasions, par exemple, où reconnaître le sang vert des extraterrestres du bon vieux sang rouge humain n'a pas été de tout repos.

L'impression que laisse cette révélation à propos du daltonisme de Mulder est qu'elle a été parachutée dans le scénario de **Wetwired**, sans trop en évaluer les implications, et uniquement pour expliquer que le héros échappe à l'emprise des messages subliminaux. Le procédé est aussi gratuit que l'avalanche des vidéocassettes dans le cas de Scully.

Mais au moins, peut-on expliquer désormais son choix désastreux de cravates.

Prélude à une sortie remarquée

Ce qui relie d'abord **Wetwired** à la mythologie est le petit tour d'horizon qu'on l'on y fait de la galerie des personnages récurrents.

Les Lone Gunmen, qui ne seront pas sollicités dans le diptyque **Talitha Cumi/Herrenvolk**, font deux apparitions. Mulder les consulte sur le gadget qu'il a retiré d'une boîte de câblodistribution. Sa décision d'aller chez eux accentue la méfiance de Scully qui aurait préféré qu'il fasse plutôt appel à l'agent Pendrell (tiens, tiens). On se rappelle que, dans des circonstances similaires (**Blood**), les trois compères avaient examiné de près une mouche que Mulder avait ramassée sur le bord du chemin et qui avait été tuée par un insecticide expérimental, chimiquement voisin du LSD.

Skinner fait deux tours de piste éclair dans **Wetwired**, faisant chaque fois ressortir sa nature ambivalente. Il veut bien protéger Scully lorsque les forces de l'ordre la recherchent, mais il conseille à Mulder de la trouver le premier. Bref, il n'est pas encore prêt à prendre parti pour ses agents de façon inconditionnelle. Son ton condescendant à la fin de l'épisode, quand il signale les trous que laisse le rapport rédigé par Mulder, en dit long également sur son degré de tolérance à l'incertitude. Bref, le brave Skinner continue de s'entraîner à jouer sur les deux côtés de la clôture en prévision du diptyque **Talitha Cumi/Herrenvolk**.

Le retour de l'Homme à la cigarette et de Mr X ne laisse planer aucun doute: c'est le Syndicat qui est derrière tout ça. L'apparition du Fumeur cause tout un choc la première fois, en raison de la présence de Mulder à ses côtés. On comprend très vite qu'il s'agit d'une sorte de mirage hallucinatoire, construit par l'imagination distordue de Scully. C'est seulement plus tard que sera attestée la présence sur place du dangereux conspirateur. La découverte d'un mégot de Morley dans le cendrier d'une des chambres du motel convaincra Mulder que le Fumeur est bien passé à cet endroit, cette nuit-là (le sinistre individu serait-il la seule personne à fumer cette marque de cigarettes en Amérique?). L'homme avec lequel il s'est entretenu n'est pas Mulder, on s'en doutait, mais probablement Stroman, le locataire de la chambre en question. Bref, tous ces gens se trouvaient sur place, et sans doute pas par hasard. Ils devaient épier nos deux agents et, possiblement, tenter de récupérer des cassettes. Mais cela ne sera pas éclairci. À tout le moins, on peut penser que Stroman (et non Mulder) est celui qui a fait sonner le téléphone cette nuit-là,

provoquant la première crise de paranoïa de Scully.

Le personnage qu'on appelle l'Homme en tenue civile n'avait pas été prévu au départ. Il n'aura été introduit que parce que Steven Williams n'était pas disponible pour le tournage au moment où on en avait besoin. C'est donc un informateur substitué qu'on a dû inventer de toutes pièces. Presque toutes les paroles que prononce le nouveau venu, sans parler de son attitude arrogante, avaient été attribuées initialement à Mr X. Son comportement paraît si parfaitement similaire à celui de «l'informateur» habituel de Mulder qu'on se demande comment il se fait que l'agent n'a pas fait le lien entre eux. L'Homme en tenue civile lui refile un minimum de renseignements, sans aucune explication, mais en mettant toute la pression nécessaire: Mulder a intérêt à s'intéresser à cette affaire, sinon... des gens mourront! Pour le reste, qu'il se débrouille (refrain connu)! Lors de sa seconde intervention, l'Homme en tenue civile force Mulder à accélérer le pas dans son enquête plutôt que de s'occuper de sa partenaire (présumée morte). Mais le bonhomme n'est qu'un sous-fifre qui s'efforce manifestement de se comporter en clone de son maître. Il ne fait pas partie des indispensables et on s'en débarrassera aussitôt que Steven Williams pourra reprendre du service.

Chose étrange, sans savoir que Mr X tire les ficelles, Mulder décide tout à coup de reprendre contact avec lui. Après la disparition de Scully, il scotche son appel au secours à la fenêtre de son appartement. Il y a pourtant bien longtemps que les deux hommes ne se sont pas parlé. En fait, la dernière fois qu'on les a vus ensemble, dans **731**, Mr X a littéralement sauvé la vie Mulder en l'extirpant d'un wagon sur le point d'exploser (mais l'agent ne l'a apparemment jamais su). Auparavant, il faut remonter à la deuxième saison pour retrouver leur dernier face à face (**Soft Light**), une prise de bec costaud qui aurait dû conduire à une rupture définitive. Dans **Wetwired**, Mulder doit être vraiment désespéré pour faire appel à cet individu hautement suspect. Il n'a pas l'air de soupçonner pourtant que c'est Mr X qui, par l'Homme en tenue civile interposé, l'a aiguillé dans cette enquête. Lors de la deuxième rencontre avec l'envoyé de l'informateur, il n'a pas l'air de savoir à qui il a affaire: «Qui êtes-vous? Qui vous envoie?» Et à la fin, quand il fera enfin face à X, il lui avouera qu'il ne savait pas qu'il «travaillait» pour lui. Donc, si Mulder n'a pas fait le lien entre l'informateur et son enquête en cours, pourquoi décide-t-il brusquement de faire appel à Mr X, après l'avoir ignoré pendant si longtemps? Peut-être ne fait-il que tenter sa

chance, mais il paraît un peu dubitatif sur les résultats. Dès que les Gunmen le convoquent pour une explication technique sur une vidéocassette, il abandonne son guet à la fenêtre et se rend plutôt chez ses amis.

Dans une entrevue, Steven Williams a expliqué son personnage de la façon suivante. Selon lui, Mr X utiliserait Mulder pour mettre au jour des informations qu'il n'a pas lui-même le temps de retracer, avant de faire le vide autour d'un projet comme celui des messages subliminaux. En somme, lorsque le Fumeur, son patron, lui commande de faire procéder à un grand nettoyage, Mr X s'empresse de tuyauter Mulder, dans l'espoir que l'agent découvre des réponses à des questions qu'il se pose et auxquelles il ne peut répondre lui-même. Cette interprétation expliquerait l'intérêt que trouve «l'informateur» à manipuler Mulder, et à mettre le maximum de pression sur lui, comme il le fait dans **Wetwired**. Cependant, si Williams voit juste à propos de son personnage, pourquoi Mr X en dit toujours le moins possible lorsqu'il envoie fureter Mulder? C'est ici qu'intervient le facteur de sécurité dont il ne faut pas minimiser l'importance. Si X n'apparaît que tardivement dans **Wetwired**, c'est parce qu'il se sent surveillé de près. Il n'a pas beaucoup de marge de manœuvre et le mieux qu'il puisse faire, c'est de ne pas attirer l'attention sur lui («Je ne pouvais pas risquer d'être compromis»). Sans doute a-t-il déjà pris trop de liberté dans le passé et sent-il la méfiance du Syndicat se resserrer autour de lui. Les sous-entendus de son échange avec l'Homme à la cigarette, à la fin de l'épisode, le laissent croire.

L'affrontement direct de Mulder et de son informateur laisse une forte impression de déjà-vu. Si Mulder a évité la crise de nerfs lors de l'identification du corps présumé de sa partenaire, cette fois il se permet de sortir de ses gonds. Le voici qui accuse Mr X de couardise parce qu'il ne prend pas lui-même la responsabilité de dénoncer les crimes de ceux pour qui il travaille (ce qui n'est pas faux en soi). Une fois de plus, Mul-

der en a assez d'être manipulé par ses soi-disant informateurs. «Vous me faites risquer ma vie, vous risquez la vie de ma collègue, mais vous ne risquez jamais la vôtre!» Quand il voit que ses accusations ne portent pas fruit, Mulder décide même de menacer X avec son arme. Le geste est grandiloquent, un peu héroïque, mais surtout très téméraire. De toute façon, Mr X et des millions de spectateurs le savent, Mulder ne tuerait personne de sang-froid... et surtout pas dans le dos! Tout ce qu'il réussit à provoquer, ce sont les sarcasmes de son interlocuteur. La grande sortie de Mr X est admirable de bravade. Il prend congé de Mulder avec style. «La vérité, c'est que vous avez besoin de moi.» Cet homme ne craindrait-il vraiment rien? Comme prélude à la grande sortie qu'on lui réserve dans **Herrenvolk**, on ne peut pas rêver mieux.

Plus directement annonciatrice de ce qui s'en vient est la fameuse toute dernière scène de **Wetwired**. Dans un échange bref, mais extrêmement tendu, Mr X et l'Homme à la cigarette discutent à demi-mot de l'identité de la source qui a tuyauté Mulder. On sent la méfiance instinctive du chef conspirateur envers ce subalterne. Ce n'est plus qu'une question de temps maintenant avant qu'il ne soit démasqué et éliminé.

Cette scène a fait l'effet d'une bombe dans les chaumières à l'époque. On se demande un peu pourquoi. Que Mr X soit compromis dans le sale boulot du Syndicat, on le savait déjà (**Soft Light**), et on l'avait vu capable d'abattre des hommes de sang-froid (**One Breath, 731**). Mais c'est la première fois que la caméra le montre physiquement aux côtés de son patron, faisant rapport de ses basses œuvres et recevant en retour ordres et menaces voilées. L'ambiance du dialogue laisse extrêmement inconfortable, tant les personnages que les spectateurs. Comme un grand froid dans le dos.

Mai 2010, v.1